

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 30 septembre 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 915 rue Canal, N. O., Lne.

LES Pangermanistes.

Les pangermanistes ont tenu ces jours derniers leur congrès annuel à Erfurt. Dès leur première séance, ils ont proféré de violentes attaques contre l'Angleterre. Le lendemain, un orateur a repartagé l'Afrique: C'est dans le centre de l'Afrique que doit se porter l'activité coloniale de notre pays, a-t-il déclaré. L'Allemagne a acquis des territoires coloniaux sans avoir suivi de programme déterminé. Nous ne devons pas retomber dans la même erreur. Il s'agit aujourd'hui de régler nos possessions d'Afrique. Le gouvernement semble s'être rendu compte de la nécessité d'acquiescer à la Guinée espagnole en acceptant la nouvelle frontière du sud du Cameroun. Il aurait agi sans discernement s'il n'y avait songé. L'acquisition des points sur le Congo ne peut s'expliquer que de cette façon. Il faut agrandir nos possessions du centre de l'Afrique et les réunir. Le traité de Delagoa nous assure que si le Portugal venait à se défaire de ses colonies, nous en recevions une bonne part. Nous pourrions ensuite négocier avec l'Angleterre pour obtenir la Rhodésie ou tout au moins une partie de ce territoire. L'Allemagne posséderait alors le grand empire colonial africain auquel elle doit aspirer. Le président du congrès, ce même M. Class qui affirma l'an dernier, lors de l'envoi de la "Panther" à Agadir, avoir reçu de M. de Kiderlen-Waechter l'assurance que l'Allemagne songerait à s'établir au Maroc, n'a rien perdu de sa conviction. Le Maroc n'est que provisoirement perdu pour nous, s'est-il écrié. On a dit récemment qu'il n'y a plus de question marocaine; nous protestons énergiquement contre cette assertion.

Si la France se montre si outrecuidante à notre égard, la faute en est à la faiblesse de notre gouvernement. L'office des affaires étrangères ne sait pas défendre les intérêts de nos nationaux. On le voit à la lenteur qu'il met à résoudre aussi bien la question des indemnités dues aux Allemands lésés par la guerre sud-africaine que celles des assassinats d'Allemands commis au Mexique. Cette lenteur et l'hostilité continue montrée à notre égard par la France et l'Angleterre nous obligent à surveiller de très près notre politique étrangère surtout dans la question des Balkans et de la guerre italo-turque.

Du reste, M. Class brandit l'épée de l'"Alteutschum" aux quatre points d'où il sent souffler un vent hostile à son idéal. "Au Slesvig, a-t-il dit, les Danois ne se gênent pas pour se livrer à la pire propagande, et en Alsace-Lorraine, nous ne voyons pas que la nouvelle Constitution ait amené le moindre rapprochement avec l'Allemagne. Mais c'est la question du germanisme dans les marches de l'Est qui est la question pangermaniste par excellence. Elle intéresse l'existence même du peuple allemand."

Les pangermanistes ont acclamé ces paroles. Après un discours du général Lubert contre les mariages mixtes dans les colonies, le congrès a fixé Leipzig comme lieu de sa réunion l'an prochain.

L'épouse trop prévenante.

Une amusante anecdote trouvée dans le "Péle-Méle." Tout est neuf, chez le docteur. Le mobilier du salon est rutilant; le tapis immaculé; les cristaux du lustre étincellent. Hélas! rien de tout cela n'est encore payé; le docteur vient de s'établir et le tapissier a fait crédit. Le jeune médecin attend que la clientèle se décide; les fauteuils tendent des bras infatigables aux visiteurs, qui trouveront sur ce guéridon des brochures destinées à leur rendre moins longue l'attente... mais ce sont les clients qui se font désirer. Depuis que la plaque: "Docteur-médecin, tous les jours, de 2 h. à 4 h." a été posée sur la porte de la rue, une semaine s'est écoulée sans qu'un seul malade ait franchi la porte du salon. Le jeune médecin en est réduit à occuper ses sièges lui-même, avec sa charmante femme. Tout à coup, ô prodige! on sonne. Le couple disparaît, le cœur battant. Une petite bonne va ouvrir. Madame la suit dans l'antichambre. —Allez, Julie. Ne dites rien à monsieur. C'est moi qui vais recevoir.... La bonne disparaît. Madame ouvre. —Monsieur... —Madame, je viens pour la consultation. Joie: c'est un malade! Cependant, Madame semble hésiter. —C'est que...

—Quoi, le docteur serait-il absent? —Non, non... c'est que... —Y a-t-il trop de monde? Qu'à cela ne tienne, je reviens demain. C'est cela, revenez demain... le matin, de préférence. Ah! Le docteur est pris l'après-midi par une opération, peut-être? Non, ce n'est pas cela... C'est parce que... vous êtes son premier client... C'est demain sa fête; je voudrais vous réserver comme surprise. Morale: femmes ne poussez pas trop loin la prévenance envers vos maris.

Les illettrés de la Table.

M. Cunisset-Carnot, qui initie les lectures du "Temps" aux délices de la "Vie à la Campagne", s'est élevé récemment avec raison contre ceux qu'il a appelés les "illettrés de la Table", ces mangeurs-philistins qui ne savent rien de l'art délicat et savoureux de préparer les mets, d'accommoder les restes, qui massacrent les plats fins au lieu de les déguster, qui se gisent plutôt qu'ils ne boivent. Le soin de la table fait partie de l'éducation; une erreur culinaire est une faute de goût, un manque de tact, un défaut de politesse. Brillat-Savarin, qu'il faut toujours citer en première ligne quand il s'agit de bonne chère, a formulé cette opinion en un aphorisme très sage: "Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es." L'art de la table est une "gaye science"; mais bien peu de ceux qui se croient savants en la matière seraient capables de répondre impeccablement à une question culinaire. C'est que maintenant on ne rêve plus qu'une chose, aller vite; ou rien n'est plus contraire à l'esthétique du bien manger que ces repas-express où, dès que vous avez absorbé une bouchée, deux bras de maître d'hôtel vous subtilisent votre assiette à peine entrevue et la remplacent par une autre, destinée au même record de vitesse et d'escamotage. Aussi qui, après avoir assisté à ce que nous appelons un grand dîner, est capable d'en redire le menu? Nous n'avons plus qu'un seul but, c'est de n'être pas le dernier dont l'assiette soit occupée. Il faudrait manger peu, bien, lentement, sainement, logiquement. Mais ce précepte est aujourd'hui une utopie. Et surtout personne de nous ne sait mettre la main à la pâte; nous ressemblons à ces chauffeurs d'automobiles qui ne connaîtraient pas les rouages de leur machine et ne sauraient pas faire une réparation. Comment vouloir commander à votre cuisinier ou à votre cuisinière, si vous ne savez pas discuter cuisine? On cite souvent l'exemple de ce gentleman élégant qui arrivait chaque matin chez le comte de X... Il conduisait lui-même son équipage; il donnait ses chevaux à garder et montait dans les appartements du comte, avec lequel il restait en conférence, élaborant le programme des repas, d'après les saisons, d'après les invités (car il ne convient pas de traiter ses invités de façon uniforme). Ces deux causeurs étaient des "lettrés de la table". Et quand le gentleman repartait pour ne revenir qu'à

l'heure du repas goûter chacun des plats qui avaient été confectionnés à la suite d'une décision mûrement arrêtée, nul ne se serait douté que c'était le "chef" du comte, gratifié d'un traitement de 60,000 francs par an!

Il est à remarquer que les gens cultivés et surtout les gens de lettres ont toujours su apprécier les douceurs de la table. Ils ont toujours mis à l'unisson leur verve, leur gaieté avec l'excellence des mets qu'ils savouraient. Ils se seraient crus déshonorés de commettre une hérésie en matière de cuisine. Ils ont songé, avec une préméditation ravie, aux agapes assaisonnées de sel attique qui les réunissaient en petit comité, où les histoires charmantes ou piquantes ne se taisaient que pour faire place à l'éloge du fumet d'un rôti ou du bouquet d'un vin.

C'est ainsi qu'Alexandre Dumas fils, dans le premier acte de "Francillon" a fait cadeau au public de la recette pour accommoder la "salade japonaise"; c'est ainsi que M. Edmond Rostand nous a livré dans "Cyrano" le secret des "tartelettes amandines". Il ne faudrait pas dénier nos éminents confrères, M. Félix Duquesnel, critique du "Gaulois", pour qu'il vous détaille les délices d'un certain canard aux oignons sucrés, ni M. Adolphe Brisson, critique du "Temps", pour qu'il se mette à confectionner un savoureux coq au vin.

Les gentilshommes et nobles dames, eux aussi, ont su s'attacher aux délicatesses du palais. Le Régent, grand gourmet devant Dieu et les hommes, a créé "les pains à la d'Orléans"; sa fille a imaginé les filets de lapereau à la Berry; la marquise de Pompadour a inspiré les filets de volaille et tendrons d'agneau à la Bellevue. On dégustait au dix-huitième siècle les ris de veau à la d'Artois; Marie Leczyńska trouvait les "bouchées à la Reine"; et le grave président Hénault propagait les coulis d'écrevisses et le potage bisque, Saint-Simon, dans son "Tableau de la Cour d'Espagne", donne la recette du potage au vin, dit potage Philippe V. Plus tard, Talleyrand, fin diplomate, comprit que les affaires se traitaient surtout à table; et la capitulation de 1814 fut moins dure que les Alliés ne l'eussent souhaitée, s'ils n'avaient eux-mêmes "capitulé" devant l'excellence des arguments servis par leur rusé amphitryon. C'est au marquis de Cussy que nous devons l'asperge au gratin. Enfin, d'autres gourmets moururent au champ de victuailles; tel ce gentilhomme qui succomba à Périgueux de l'ingestion d'un pâté truffé qu'il dévora tout entier; ou encore ce préfet de l'ancien régime qui fit une maladie de langouère parce que le ministre de l'intérieur le déplaça de Bordeaux, où il savourait en dilettante les lamproies de la Gironde, les cépes et les crus fameux.

Ah! les vins! Ils méritent aussi toute l'attention des amateurs de la table. Et c'est là surtout que les "illettrés" font preuve d'une ignorance qui va jusqu'au sacrilège. Il y a des êtres, assez déshérités par la nature, qui n'hésitent pas à faire à un doigt de Romagne, à un Chambertin 1874 ou à un Château-Lafitte, à un

Haut-Brion 1890, l'injure d'un verre d'eau! Il y a des buveurs qui demandent toujours le méisme cru sans s'inquiéter d'en savoir l'époque et par conséquent la qualité! Les voilà les premiers, les illettrés de la table!

Que ceux-là commentent le geste du colonel Bisson, raconté par Stendhal. Cet officier emmenait son régiment à l'armée du Rhin. En passant devant le domaine du Clos-Vougeot, il fit faire halte et présenter les armes aux treilles célèbres.

Notez que le colonel Bisson aurait pu faire traverser toute la Bourgogne par son régiment en présentant les armes. Mais il fallait bien choisir! Rappelez-vous aussi la fin de ce vieux Bourguignon qui ne voulait point s'en aller en paradis sans boire une dernière bouteille de Musigny, qu'il vida avec émotion.

Mais, plus près de nous, il y a un bel exemple de menu minutieux et savant: ce fut le dîner offert par le prince Léon Galitzine, vice-président du jury des vins à l'Exposition de 1900, à ses collaborateurs et amis. Il avait fait venir de sa cave de Moscou et de ses domaines de Crimée les flacons les plus fameux, qui avaient pris du repos pendant deux mois à leur arrivée à Paris. C'est ainsi que ses invités ont dégusté, outre le Château-Lafitte 1864 "en carafes", le muscat des vignes impériales de Livadia, cru 1891, et le vin blanc mousseux, monopole du prince.

Mais voilà un grand "lettré" de la table. Sans vouloir rivaliser avec un pareil faste, nombre de prétendus gourmets pourraient réaliser des progrès. Au lieu de manger vite, ils savoureraient, ils dégusteraient, et cela ramènerait un peu du charme des repas de famille, qui étaient autrefois une véritable halte dans la journée, une réunion affectueuse de tous les parents et amis heureux de se retrouver quelques instants. Mais, hélas! maintenant on ne mange plus, on avale et... on digère mal.

Jeanne d'Arc Mexicaine.

Le Mexique a son héroïne, la "Juana del Arco de Méjico", la "Jeanne d'Arc du Mexique", disent déjà ses compatriotes, mais son nom est Alanis et ses vertus moindres. Voici son exploit. Une belle nuit devant Juarez (ville de 20,000 habitants), la belle Alanis fait franchir d'un bond à son cheval la barricade élevée à l'entrée de la grande rue. Dix cavaliers l'accompagnent. Elle court à la caserne; revolver au poing, elle oblige le chef de police et ses vingt gendarmes à rendre leurs armes. Surpris dans leur sommeil, les gendarmes n'esquissent pas la moindre résistance, et, docilement, se laissent enfermer sous clef. Cette précaution prise, la jeune femme parcourt les rues de la ville. Ses acolytes heurtaient aux portes, réveillaient les marchands, et leur annonçaient qu'ils seraient passés par les armes s'ils ne versaient pas une somme déterminée. Les bonnes gens, terrifiés, ne se firent pas tirer l'oreille: les guerilleros mexicains n'entendent pas la plaisanterie. Et les dollars s'empilèrent dans

les bourses des "quêteurs". Comme il s'agissait d'une contribution de guerre, la "dictatrice" délivra des reçus en bonne et due forme aux "imposés."

Le jour venant, il eût été dangereux de laisser aux 20,000 habitants le temps de découvrir qu'ils n'avaient eu affaire qu'à une femme et à dix hommes. Juana s'enfuit sur son cheval blanc.

Cette femme extraordinaire serait l'épouse d'un colonel insurgé, du nom de Lazaro Alanis. Elle s'était déjà signalée par sa bravoure dans plusieurs rencontres. Combattant aux côtés de son mari, elle aurait, notamment, fracassé le crâne, d'un coup de revolver, à un officier traître qui allait assassiner son colonel par derrière.

Le prince des rasateurs.

"Fantasio" ouvre un plébiscite pour élire un "prince des rasateurs". Le vote devra être motivé et signé; le candidat devra "raser en France". Il pourra être choisi aussi bien dans la politique, les arts et le monde que dans les lettres. Peut-être y aura-t-il moins d'intrigues pour ce trône que pour certains autres. L'embarras du choix est considérable.

Un mariage interrompu.

New York, 30 septembre.— Les préparatifs du mariage de M. Louis Doushkers, président de la National Gas and Electric Fixture Company, ont été interrompus lundi, par son arrestation. Il est accusé d'avoir volé \$450 à la Compagnie par le moyen de faux chèques. Il a été arrêté dans le magasin d'un fleuriste.

Un trésor découvert.

San Jose, Cal., 30 septembre.— D'après un rapport publié lundi par M. William Rodgers, un banquier mexicain de Ensenada, Sonora, a découvert la semaine dernière, dans le comté de Benito, un trésor enfoui sous la terre, évalué à \$75,000.

M. Rodgers a déclaré que le banquier avait apporté une carte, donnant dans tous ses détails la topographie du pays. Deux ouvriers mexicains qui l'accompagnaient ont retiré le trésor qui était enfoui à 8 pieds dans la terre, au pied d'un chêne. Le trésor consiste en \$10,000 en argent et en \$65,000 en lingots d'or.

Des économies au Département des Finances.

Washington, 30 septembre.— Le Département des Finances a abolì, lundi, les districts des revenus intérieurs suivants: Le quatrième district de la Californie, M. W. A. Shippe, receveur, a été combiné avec celui de San Francisco; le quatrième, Texas, Dallas, M. P. B. Hunt, receveur, fusionné avec celui de Austin; le district de la Caroline du Sud, Columbia, M. Micah J. Jenkins, receveur, combiné avec celui de Raleigh; le douzième de Pennsylvanie, Scranton, M. Griffith T. Davis, receveur, combiné avec le district de Lancaster. L'élimination de ces districts doit prendre effet lundi.

THEATRES. ORPHEUM.

Le nouveau programme inauguré hier après-midi à l'Orpheum est des plus attrayants et bien fait pour attirer la foule à ce populaire théâtre. Le "Noct de Dinkelpiels", comédie allemande très amusante, a été jouée à la perfection et a soulevé à nombre de reprises les rires de l'audience. Un numéro entièrement nouveau, intitulé "A Scandal in a Restaurant", est joué par Caesar Rivoli, un artiste qui exécute des changements de costume avec une rapidité inouïe et qui est parfait dans tous les personnages qu'il incarne. A citer encore: le comédien anglais Chris Richards; le pianiste aveugle Arthur Stone, les musiciens Ethel Mason et Frank DuTiell, les Schmettans, dans leurs poses classiques et les Hasans, danseurs de corde d'une extrême agilité. Cet excellent programme est complété par des vues cinématographiques du plus vif intérêt.

TULANE.

La troupe de l'Impresario Hammerstein qui paraît cette semaine sur la scène du Tulane, a donné dimanche soir et hier une excellente interprétation de l'amusante comédie musicale, "Naughty Marietta", une des œuvres les plus populaires du compositeur V. Herbert. Tous les artistes ont été longuement applaudis, en particulier Mlle Florence Weber, la délicieuse prima donna, qui tient à la perfection le premier rôle, celui de "Marietta". La troupe, à une exception près, est la même qui a déjà joué cette pièce l'année dernière à la Nouvelle Orléans. Ont été particulièrement applaudis avec Mlle Weber, les acteurs Sid Braham et Blanche Latell, qui ont tenu à la perfection le premier rôle de Silas Slick, la seconde celui de Lizette. A citer aussi le tenor Juan Cardo, dans le rôle du capitaine Richard Warrington. Cet artiste est doué d'une très jolie voix et sait s'en servir. Ajoutons que rien n'a été négligé par la direction sous le rapport des décors, costumes et mise en scène pour rendre à la perfection cette comédie, qui est appelée à faire salle comble toute la semaine.

CRESCENT.

La comédie "Seven Days" qui tient l'affiche cette semaine au théâtre Crescent, est jouée par une troupe de tout premier ordre, aussi malgré la saison peu avancée la salle était-elle pleine aux premières représentations. "Seven Days" est réellement une comédie de premier ordre où les situations sont vraiment étonnantes et admirablement reproduites. C'est une comédie et rien de plus, mais elle vaut la peine d'être vue. La troupe cette année est plus homogène que celle de l'année dernière. M. Howard Foy dans le rôle principal est très habile, M. William Doyle et Wilbert Chambers remplissent admirablement leurs rôles. Quant à Mlle Lillian Hagar, elle s'est montrée une grande artiste par sa versatilité. Il y aura matinée aujourd'hui, jeudi et samedi.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. Docteur Miracle GRAND ROMAN INEDIT Par Pierre Sales QUATRIEME PARTIE

ne. Mais il y a toi un témoin qui peut vous dire que tout s'est accompli par l'unique volonté de la princesse; car avant de mourir, elle a dit les paroles qui le prouvaient. N'est-ce pas, mon bon docteur? Pierre Moreau, après avoir jeté un regard au dehors, se rapprocha. —Je le jure! dit-il gravement, en étendant la main — Lord Oateley n'avait pas eu d'autre volonté, lui, que de disparaître avec votre épouse, ô prince, et de lui consacrer toute sa vie, puisque à eux deux, ils avaient créé une autre vie!... Mais la princesse aimait toujours, vénérât son premier époux... elle était dominée par l'idée de sa culpabilité... elle avait l'abominable chagrin qu'elle vous causerait, ô prince!... C'est pour cela qu'elle voulait être déléguée, avant de repartir devant vous... et de se redonner à vous... et oublier son coupable amour... en laissant à lord Oateley l'espoir que Dieu leur envoyait, et qu'il vous avait refusé à vous!... Telle est bien la vérité!... Et je me permets d'estimer que lord Oateley a fait un immense sacrifice lorsqu'il vous a laissé cette enfant... lorsqu'il a été remis compte avec quelle sollicitude, quelle admirable bonté vous vous occupiez d'elle!... Telle est bien la vérité!... Et, si je suis qu'admiration, ô prince, pour la magnanimité dont vous avez fait

preuve alors je m'incline très humblement, moi aussi, devant un caractère comme lord Oateley... La fatalité était passée entre vous, voilà tout! Un long silence suivit, durant lequel le maharajah reportait ses yeux de lord Oateley à Pierre Moreau, de Pierre Moreau à lord Oateley. Il n'avait pas l'idée de donner de leurs paroles: il s'en pénétrait davantage encore par la sincérité de leur attitude. —Je vous avais donc deviné, milord! prononça-t-il soudainement. Avant de rien savoir de la vérité, je savais que vous deviez être un homme supérieur comme je savais qu'il avait fallu des circonstances exceptionnelles, pour que ma pauvre femme, ma chérie, mon enfant, me fût prise par vous!... et j'avais deviné que vous deviez être doué d'une étrange énergie, autant que d'habileté... pour que vous ayez pu tromper tous ceux dont je l'entourais!... même Matjari, quoiqu'il ait été bien près de vous déceler!... Et j'avais deviné aussi que vous deviez éprouver la plus violente tentation pour le petit être dont je m'étais emparé, et que vous m'abandonniez pour un rachat de votre faute. Est-ce cela, milord? —Il était ce pas tout simple?... répondit simplement lord Oateley... Et c'est parce qu'il y a eu entre nous, à côté d'une si terrible cause de haine, une si multitude de sentiments, certai-

nement nobles, certainement élevés, que je n'ai pas hésité à me rendre auprès de vous, comme mon gouverneur m'en chargeait, et que j'ai espéré que, ayant mission de diriger vos peuples, nous pourrions le faire en oubliant que nous avions souffert, l'un et l'autre, notre mort... moi, rien que jadis!... vous tout récemment encore, puisque vous avez tenté de me faire assassiner à Paris et que... sans ce brave homme! Le troid lord Oateley avait un petit tremblement dans la voix en désignant Pierre Moreau: —J'aurais déjà lâché, à mes neveux, mon héritage inespéré, et je n'aurais pas l'honneur d'être en ce moment reçu par vous! Une voix couvrait quelques secondes l'orgueilleux regard du maharajah. Son adversaire était plus grand que lui, en ce qui avait ardemment voulu sa mort, avait essayé de la provoquer par la plus abominable trahison; et lord Oateley ne semblait pas en parler que pour manifester sa reconnaissance à son sauveur. Quant à aier!... le maharajah n'y songeait même pas! La vérité se devait-elle pas être établie tout entière, entre eux? Lord Oateley lui tendit alors silencieusement la main. —Je ne vous hais pas, ô prince... je vous bénis, même, d'avoir fait à un enfant, qui n'était pas absolument vôtre, et qui l'était cependant... une

si belle existence... J'ai en me maîtriser chaque fois que la vie m'a amené auprès d'elle: j'ai toujours pu résister à la brûlante envie qui s'emparait de moi de la presser sur mon cœur... de lui révéler que je n'étais pas un étranger pour elle!... N'est-ce pas quelque chose, cela, ô prince? Lord Oateley avait toujours la main tendue; le maharajah semblait ne pas la voir! —Et jamais, ô prince, conti-nuait lord Oateley, la voix déchirée; jamais la princesse Kita ne sera rien... rien?... Et ce que je ne vous fais pas à un assez grand sacrifice?... Faut-il encore que nous demeurions deux ennemis?... Et bien que je n'ai guère peur de la mort, n'est-ce pas quelque chose que je garde le secret... sur le crime?... car cela ne peut pas s'appeler autrement?... qu'on a failli accomplir sur ma personne... d'après vos ordres! —Vous n'en avez aucune preuve, milord!... Vous voyez que je ne me donne pas la peine de nier. —Etes-vous bien sûr, ô prince, que je ne pourrais pas établir la vérité sur ce point? fit lord Oateley, avec une légère nuance de menace; et si je faisais arrêter le docteur Gévolki... ou l'imposteur qui se fait appeler ainsi... pensez-vous qu'il ne serait bien difficile d'établir que c'est lui qui m'avait inoculé le poison? ...

Cette fois le maharajah tressaillit, non seulement devant l'association, mais devant ces étranges paroles: "Le docteur Gévolki... ou l'imposteur qui se fait appeler ainsi!" —Expliquez-vous plus nettement, milord? —Très volontiers!... Car bien que je ne désire nullement me délivrer de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers ce brave homme de Pierre Moreau, je serai tout de même joliment heureux de lui en payer un morceau!... Vous vous imaginez, ô prince, que je n'aurais pas la preuve?... Eh bien! et les visites secrètes que votre seigneur Matjari faisait dans ma maison, à Paris!... Et ces occasions mystérieuses avec ce misérable Sintra... qui croyait accomplir un devoir patriotique!... et qui ne se savait pas si merveilleusement surveillé par mon bon Bambou!... Bambou! qui est au pied de cette fenêtre, faisant partie de mon escorte, sous la sauvegarde de toute l'Angleterre! —Laissons ces subtilités! fit sèchement le maharajah: parlez donc seulement de l'homme qui peut se comparer à nous, et dont n'avez-vous pas avancé, tout à l'heure, qu'il détenait sa personnalité?... Que signifiait tout ceci, milord? —Ceel signifié, ô prince, que j'avais un traître, fort subtil, sous l'effet, après de moi, dans la

personne de ce Sintra... vous avez donc, vous, toute votre confiance au plus hardi des intrigants!... Vous avez fait condamner, jadis, ce pauvre Pierre Moreau, lui qui n'était coupable que de dévouement, de bonté!... lui qui a tenu, pendant quelques instants, la princesse Kita, vagissante... devant le cadavre de sa mère... lui qui a sauvé la vie de cette enfant... Vous ne saisissez cela, d'ailleurs, nous l'avons parfaitement compris, que pour arriver au coupable... aux deux coupables... moi... et l'autre!... l'autre: le médecin aida, qui m'avait répondu de l'existence de la femme adorée!... et n'a pas su préserver sa vie!... qui, lorsqu'elle a été en danger, n'est resté, comme son devoir d'homme et de médecin, le lui ordonnant, à aller chercher un de ses maîtres, qui habitait à une course de voiture de ce pavillon maudit!... A ce moment là, quelques minutes de galop, et c'était peut-être le salut! Au lieu de cela, il s'en fut à Oumart, chercher un ancien camarade de quartier, Pierre Moreau, qui fit bien tout ce qui dépendait de lui... mais qui arriva trop tard! Ce médecin... cet interne, car il n'était pas encore médecin... que vous n'avez jamais découvert, et que, pourtant, votre Matjari a eu en instant sous les yeux... il s'appelait alors